

**QUAND LA POÉSIE RENCONTRE LA POLITIQUE :
LE TROUBADOUR ADÉMAR JORDAN ET L'ALLIANCE AVEC
LES COMTES DE TOULOUSE
(fin XII^e – début XIII^e siècle)¹**

L'historiographie moderne a révélé à quel point les troubadours étaient impliqués dans les affaires de leur temps et que leurs chansons ont accompagné les soubresauts politiques des régions où ils vécurent². Les *sirventes* d'un Bertran de Born³ ou d'un

¹ Le présent article n'aurait pas pu voir le jour sans le précieux concours de nos deux directeurs de thèse, M. Martin Aurell, professeur d'histoire du Moyen Âge à l'université de Poitiers et directeur des Cahiers de Civilisation Médiévale, revue éditée au sein du Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale, et Mme Catalina Gîrbea, maître de conférences habilitée à l'université de Bucarest, qui ont bien voulu en relire et corriger les épreuves. Qu'ils trouvent ici tous deux l'expression de notre gratitude pour leur professionnalisme, leur ouverture d'esprit et leur constante disponibilité.

² L'historiographie sur ce point est désormais abondante et en perpétuelle évolution. On retiendra notamment l'important livre de Martin Aurell sur les troubadours et la politique en Provence au XIII^e siècle (*La vielle et l'épée*, Paris, Aubier, 1989). Au-delà de cet ouvrage, il faudrait citer un grand nombre d'éditions philologiques modernes des poèmes des troubadours pour montrer à quel point les spécialistes de l'histoire et des textes du Moyen Âge ont pris l'habitude de travailler main dans la main pour éclairer mutuellement leurs parcours. On se contentera de signaler ici la parution du très complet *Dizionario biografico dei trovatori* rédigé par Saverio Guida et Gerardo Larghi Modena, Mucchi, 2014, dans lequel les dernières avancées de la recherche ont été minutieusement répertoriées et synthétisées.

³ L'édition de référence reste ici celle de Gérard Gouiran, *Le seigneur-troubadour d'Hautefort, L'Œuvre de Bertran de Born*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1985.

Guilhem de Berguedan⁴ peuvent par exemple servir à comprendre les événements du tournant des XII^e et XIII^e siècles aussi sûrement qu'une chronique ou qu'une charte, pour peu qu'on leur applique de bons critères de lecture.

Mais à côté des troubadours les plus connus, il en est d'autres que leur moindre activité et leur moindre talent ont jusqu'à présent condamné à rester dans l'ombre. Pourtant, leurs poèmes, s'ils sont composés avec moins de brio, contiennent des renseignements intéressants pour l'histoire du monde occitan. Reprendre le dossier de leurs œuvres et de leurs vies n'est pas seulement leur faire la grâce de les considérer à l'égal des autres poètes ; c'est aussi jeter une lumière sur des pans entiers de cette histoire, avec pour bénéfice de faire progresser la compréhension de l'ensemble des textes où ils apparaissent.

Le dossier que nous voudrions reprendre ici est celui du troubadour Adémar Jordan. Il ne nous reste de lui que deux poèmes, très courts, dont l'interprétation est un peu délicate. Mais comme il apparaît dans d'autres documents, aussi bien archivistiques que littéraires, il est possible de proposer les grandes lignes de sa biographie. L'intérêt de ce travail est d'illustrer la profondeur de l'attachement d'un petit noble à une lignée prestigieuse, celle des comtes de Toulouse, dans une région frontalière soumise à de nombreuses pressions.

Adémar Jordan était un troubadour de la fin du XII^e et du début du XIII^e siècle, originaire de la région de Saint-Antonin-Noble-Val, aux confins de l'Albigeois et du Quercy, dans l'actuel département du Tarn, à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Montauban. Ses deux poèmes sont conservés chacun dans un manuscrit unique⁵. Il découle de leur datation qu'il a pu naître dans les années 1150 ou 1160, sans que l'on puisse être plus précis. Les sources sur sa vie sont en effet limitées. Quelques informations nous proviennent de la *Chanson de la croisade* (a) et

⁴ Martí de Riquer, *Les poésies del trobador Guillem de Berguedà*, Barcelona, Quaderns Cerma, 1996.

⁵ Chansonnier *H* (Vat. Lat. 3207) pour BDT 2,1, et chansonnier *D* Modena, Estense, R 4,4, pour BDT 2,2.

d'autres des documents d'archives du XIII^e siècle (b). Les poèmes eux-mêmes nous fournissent quelques indications supplémentaires (c).

a. Le témoignage de la Chanson de la croisade

Les deux manuscrits nomment notre troubadour de manière identique : *En Aimars Jordans*. Cela le désignait comme membre de la noblesse⁶. Clovis Brunel a proposé de voir dans Adémar Jordan un membre de la famille vicomtale de Saint-Antonin⁷. Cette hypothèse s'appuie sur quelques éléments tangibles, mais d'autres viennent néanmoins la contredire.

Le premier indice retrouvé par Brunel est un ensemble de passages de la première partie de la *Chanson de la Croisade Albigeoise*⁸. La laisse 112 montre les efforts accomplis par notre personnage pour mettre en défense la forteresse de Saint-Antonin face à l'attaque de Simon de Montfort, en mai 1212 :

Cel de Sant Antoni se prezon a enardir
Per N'Azemar Jorda, mas cant venc al partir
Anc no n'i ac negu que.s ne pogues jauzir [...]

(Ceux de Saint-Antonin, par contre, ne plient pas. Sire Adémar Jordan les exalte au combat, mais c'est peine perdue⁹).

La laisse 114 rapporte la fin de ce récit. Le 6 mai, la ville était prise :

⁶ Comme l'a montré Antoine Thomas, la particule *En* dérivait de *dominus* et désignait communément une personne noble. « *En* et *Na* en provençal », *Romania*, t. 12, p. 585-587.

⁷ « Les troubadours Adémar Jordan et Uc Brunenc », *Romania*, t. 52, 1926, p. 505-508.

⁸ Le texte que nous utilisons est celui de l'édition d'Eugène Martin-Chabot, traduit par Henri Gougaud et présenté par Michel Zink, Paris, Livre de Poche, coll. *Les lettres gothiques*, 1989. La numérotation des laisses et des vers se réfère à cette édition.

⁹ *Chanson ...*, v. 2367-2369. Traduction de Henri Gougaud, p. 171.

Sench Antoni fo pres, so com ditz la chanson ;
En Azemar Jorda ne menon en prezon
e en Pons lo vescomte e no sai cans se son¹⁰.
(C'est ainsi, messeigneurs, que Saint-Antonin tombe. Sire Adémar Jordan et le vicomte Pons sont amenés captifs par les barons croisés).

Ces deux laisses sont l'œuvre de Guillaume de Tudèle. Or, il est intéressant de noter que Guillaume connaissait Saint-Antonin pour y avoir été nommé chanoine après la prise de la ville par les troupes de Simon de Montfort, comme il l'écrit dans la première laisse de la Chanson :

Al comte Baudoï - cui Jesus gard et guit ! -
Vint el, a Brunequel, que mon joi l'aculhit,
Puis lo fist far canonge, ses negun contradict,
Del borc Sant Anthoni, qu'el avoit establît
Ab maestre Tecin, que fort o enantit,
E Jaufre de Peitieux qui lui pas non oblit.

(Il [Guillaume] partit donc et s'en fut droit à Bruniquel chez le comte Baudouin - que Jésus garde et guide ! - où bras ouverts et joyeux rires l'accueillirent. Avec l'approbation de tous (maître Tédise et Geoffroy de Poitiers furent fort bons pour lui), il reçut la chanoinie du bourg Saint-Antonin dont le comte – *Simon de Montfort* – venait de prendre possession¹¹).

Ce témoignage est de premier ordre pour savoir qui contrôlait la cité avant sa chute. La primauté militaire d'Adémar Jordan est affirmée dans la laisse 112. Les *coblas* qu'il a laissées le montre d'ailleurs se vantant de son excellence guerrière. Cependant, le vicomte Pons se situait à un niveau clairement supérieur. Rien n'indique, en outre, qu'il ait été le parent d'Adémar Jordan.

¹⁰ *Ibid.*, v. 2386-2388. Traduction de Henri Gougaud, p. 171. Le premier vers de ce passage suggère peut-être qu'un *sirventes* a été composé sur la chute de Saint-Antonin. Si c'était le cas, ce poème serait perdu.

¹¹ *Ibid.*, v. 15-20. Traduction de Henri Gougaud, p. 39.

Pierre de Vaux-de-Cernay évoque lui aussi cet épisode¹². Il dénonce le comportement du principal défenseur de la ville, mais sans le nommer : « *Comes autem Tolosæ dederat castrum illud cuidam militi, homini pessimo et perverso* ». Plus loin, il rapporte une parole moqueuse de cet homme à l'encontre des croisés. Après que l'évêque d'Albi s'était avancé vers les défenseurs pour les exhorter à se rendre, comme l'avaient fait ceux d'autres villes avant eux, le commandant de la garnison lui hurla qu'il ne capitulerait pas devant des pèlerins. La parole retint l'attention Pierre de Vaux-de-Cernay, qui prit soin de la rapporter en latin et en occitan.

Deux remarques peuvent être faites sur ce passage. La première est qu'il établit un lien direct entre le comte de Toulouse Raimond VI (1195-1222) et le chevalier qui avait la charge du château de Saint-Antonin. Pierre de Vaux-de-Cernay ne considère pas le lignage des Saint-Antonin comme indépendant. L'adoption du prénom « Jordan » parmi les prénoms donnés aux enfants de la famille, qui remonte à la première moitié du XII^e siècle¹³, suggère un lien fort avec ses puissants voisins. En outre, le pouvoir comtal s'était affermi à la fin du XII^e siècle dans le sud du Quercy, notamment grâce à l'édification d'une frontière fortifiée entre les terres comtales et le duché d'Aquitaine voisin¹⁴. L'assertion de Pierre des Vaux-de-Cernay semble donc juste.

La deuxième remarque porte sur l'hostilité du chroniqueur face

¹² M. J. J. Brial, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, dir, L. Delisle, Paris, V. Palmé, 1880, t. 19, p. 62 sqq.

¹³ Voir Hilding Kjellman, *Le troubadour Raimond Jordan, vicomte de Saint-Antonin*, Uppsala-Paris, Almqvist&Wiksell et Champion, 1922, p. 15.

¹⁴ Laurent Macé, *Les comtes de Toulouse et leur entourage*, Toulouse, Privat, 2003, p. 46. Cet auteur ne cite cependant pas Saint-Antonin au titre des forteresses contrôlées par les Raimondins. L'épisode le plus marquant de cette reconquête a été la mise sous tutelle des vicomtés de Bruniquel et de Monclar, voisins de Saint-Antonin, à la faveur d'une succession problématique. Cf. Laurent Macé, *Les comtes de Toulouse...*, op. cit., p. 42.

au commandant de la garnison. Pierre des Vaux-de-Cernay était certes globalement hostile aux comtes de Toulouse. Néanmoins, les poèmes d'Adémar Jordan révèlent effectivement un caractère assez cassant. La réponse moqueuse qu'essuya l'évêque serait bien dans son ton. Au demeurant, le jugement moral porté par le chroniqueur sur la « perversité » d'Adémar Jordan s'explique peut-être, comme nous le suggérons à propos de son deuxième poème, par un changement d'alliance survenu entre 1211 et le début de l'année 1212.

b. À quelle famille appartenait Adémar Jordan ? Le témoignage des archives

Avant cela, il nous faut considérer le deuxième éclairage révélé par Clovis Brunel. En 1198, un dénommé *Ademars Jorda* était témoin d'un acte par lequel le vicomte de Saint-Antonin Izarn vendait un pré aux habitants de la ville. Il s'agit soit d'Izarn IV (...1163 ; \approx 1198), mort cette même année, soit d'Izarn V (...1212 ; \approx 1247)¹⁵. L'acte établit qu'*Ademars Jorda* était le cousin du vicomte Arman et de son frère *P.*, que Brunel propose d'identifier avec Pons, frère d'Izarn IV¹⁶. Dans ce cas de figure, les deux personnages mentionnés par la *Chanson* auraient donc été cousins. La question de l'appartenance directe de notre troubadour à la famille des Saint-Antonin serait posée. Pourquoi ne pas voir alors en lui un frère ou un fils du troubadour Raimond Jordan ? Leurs deux prénoms ont en effet la même structure.

D'autres éléments empêchent pourtant de conclure dans ce sens. Il ne faut pas écarter trop rapidement la mention de l'autre cousin d'*Ademars Jorda*, *Arman*. Aucun personnage prénommé ainsi n'apparaît dans la généalogie des vicomtes de Saint-Antonin. Ce prénom était en revanche assez courant dans la famille dominant

¹⁵ La généalogie des vicomtes de Saint-Antonin a été établie par Hilding Kjellman, op. cit., p. 15.

¹⁶ Clovis Brunel, *Les plus anciennes chartes en langue provençale*, Paris, Picard, 1926, charte n° 319. L'identification avec Pons de Saint-Antonin est proposée dans « Les troubadours Adémar Jordan... », op. cit., p. 506.

Penne, dans l'actuel département du Tarn, à environ quinze kilomètres au sud-ouest de Saint-Antonin en aval de l'Aveyron. Ce lignage a été un donateur régulier des établissements monastiques de cette partie du Languedoc. Le cartulaire des Templiers de Vaour en livre un certain nombre de preuves¹⁷. En avril 1175, Audiart, veuve d'Arman de Penne, vendit plusieurs biens aux Templiers de Vaour et fit valider la vente par ses fils, Arman, Raimond Berals, Jordan et Pelfort¹⁸. En novembre 1177, Audiart céda à nouveau au Temple de Vaour un droit de dîme sur un moulin, avec l'assentiment de ses quatre fils¹⁹. Le même mois, peut-être le même jour, les mêmes personnes donnèrent collectivement leur consentement à la vente par Begon, chapelain de Penne, et *P. Escortgalops*, procureur de l'église Saint-Paul de Mamiac, de droits sur un moulin et une église aux Templiers de Vaour²⁰. La lettre « P », dans laquelle Brunel a cru voir l'abréviation de Pons, pourrait tout aussi bien désigner Pelfort, le dernier fils d'Arman et d'Audiart de Penne²¹. L'acte retrouvé par Brunel tendrait alors plutôt à prouver qu'Adémar Jordan était cousin avec les seigneurs de Penne. Certes, la *Chanson de la croisade* montre qu'il était lié aux vicomtes de Saint-Antonin, mais sans préciser s'il s'agissait de liens familiaux ou seulement de vassalité. C'est la deuxième qui, selon nous, devrait être privilégiée. Elle explique en effet mieux la situation particulière

¹⁷ Charles Portal et Edmond Cabie, *Cartulaire des Templiers de Vaour (Tarn)*, Paris-Toulouse, Picard-Privat, 1894.

¹⁸ *Ibid.*, p. 12-14. L'acte est reproduit deux fois consécutivement.

¹⁹ *Ibid.*, p. 20-21.

²⁰ *Ibid.*, p. 21-22. On notera la place particulière à laquelle Audiart a accédé par le veuvage, en 1175 et 1177. Cette situation semble assez conforme aux observations de Martin Aurell dans son article « La détérioration du statut de la femme aristocratique en Provence entre les X^e et XIII^e siècles », *Le Moyen Âge*, 1985, p. 5-32.

²¹ En revanche, il faut certainement exclure l'identification entre Adémar Jordan et Jourdain de Penne : la confusion entre ces deux personnages n'est perceptible ni dans le cartulaire de Vaour ni dans aucune autre source.

d'Adémar Jordan dans le texte de la *Chanson de la croisade*, à la fois inférieure dans l'ordre politique au vicomte Pons mais supérieure par la valeur militaire intrinsèque d'Adémar. Il faut certainement voir en lui un chevalier de petite noblesse, dont l'efficacité dans le métier des armes a assuré une certaine promotion sociale au service d'un seigneur plus puissant que lui²².

Au final, il apparaît qu'Adémar Jordan a vraisemblablement été un chevalier de petite noblesse, apparenté aux seigneurs de Penne. Il était d'un niveau assez inférieur aux vicomtes de Saint-Antonin, dont il a constamment et fidèlement appuyé la cause. Cette politique fut relativement indépendante des princes les plus proches, les comtes de Toulouse, jusqu'en 1175. À partir de cette date, les Saint-Antonin se sont rapprochés de Raimond V (1148-1195), qui menait alors une entreprise de reconquête en direction du Quercy. Ils ne remirent pas en cause cette alliance par la suite. Le soutien sans ambiguïté aux comtes de Toulouse est d'ailleurs la caractéristique majeure de l'œuvre poétique d'Adémar Jordan.

c. Adémar Jordan, poète engagé aux côtés des comtes de Toulouse

Comme souvent avec les troubadours, les poèmes d'Adémar Jordan nous fournissent un supplément d'informations important. Ils sont toutefois d'interprétation délicate, car ancrés dans une actualité que nous parvenons difficilement à comprendre.

Le premier poème est une simple *cobla*, suivie d'un envoi²³. Elle

²² Voir Martin Aurell, *La noblesse en occident (V^e-XV^e siècles)*, Paris, Colin, coll. Cursus, 1996, p.70-72.

²³ BDT 2,1. L'édition *princeps* a longtemps été celle d'Alfred Kolsen dans *Dichtungen der Trobadors auf Grund altprovenzalischer Handschriften teils zum ersten Male kritisch herausgegeben teils berichtigt und ergänzt*, Halle, Niemeyer, 1916-1919, p. 240. Saverio Guida en a proposé une version plus moderne dans *Trovatori minori*, Modena, Mucchi, 2002, p. 181-199.

est adressée à « Pons, vicomte »²⁴. Deux hypothèses peuvent être faites pour identifier ce personnage. La première proposition a été faite par Clovis Brunel, qui voyait là le vicomte Pons de Saint-Antonin. La proximité entre Adémar Jordan et Pons est en effet établie par le texte de la *Chanson de la croisade albigeoise*. En outre, Brunel considérait que l'acte de 1198 qu'il avait retrouvé prouvait la parenté entre les deux hommes. Cependant, cette parenté apparaît finalement hypothétique. Par ailleurs, le poème est d'un ton très sévère et semble comporter des allusions obscènes, de celles que l'on réserve à un ennemi.

La deuxième hypothèse, à notre sens plus plausible, est de voir dans ce personnage le vicomte Pons de Toulouse (...1163 ; 1175 ...). Les vicomtes de Toulouse n'étaient apparentés aux comtes de Toulouse que de manière lointaine et avaient des positions puissantes dans la ville et ses environs. Durant tout le XII^e siècle, les relations entre les deux lignages ont été exécrables. Pons de Toulouse a particulièrement profité de la « grande guerre méridionale » entre Toulousains et Barcelonais pour se renforcer. En 1172, par exemple, il reçut des mains d'Alphonse II d'Aragon (1162-1196) des biens situés à Millau, dans le but de pouvoir prendre à revers le comte de Toulouse s'il venait provoquer les Barcelonais²⁵.

On peut dès lors proposer une datation à ce poème. Les trois premiers vers suggèrent une rencontre entre le vicomte Pons et un « roi » à Montpellier :

Pons, viscoms, lezir e sojor

²⁴ Depuis l'édition diplomatique du chansonnier *H* par Louis Gauchat et Heinrich Kehrl, la lecture « *Paris viscoms...* » s'est imposée auprès des spécialistes. Cf. « Il canzoniere provenzale *H* », *Studi di filologia romanza*, n° V, 1891, p. 341-568, notamment p. 536. Cette lecture est notamment celle d'Alfred Kolsen dans son édition du poème. Mais Clovis Brunel fait remarquer, à juste titre, que cette lecture n'est pas logique, et il propose la correction *Pons viscoms*, que nous reprenons à notre compte. Cf. « Les troubadours Adémar Jordan... », p. 506.

²⁵ Laurent Macé, *Les comtes de Toulouse...*, op. cit., p. 42.

Vos a.l reis det a Monpeslier
e bon vin e pigment et cor [...]
(Pons, vicomte, le roi vous a donné à Montpellier plaisir et
délassement, et du bon vin, de l'hydromel²⁶ et du courage²⁷ [...]).

La mention de Montpellier oriente l'identification de ce roi soit vers Alphonse I^{er}, comte de Barcelone devenu roi d'Aragon sous le nom d'Alphonse II, soit vers son fils Pierre II (1196-1213). Les comtes de Barcelone exerçaient une influence traditionnelle à Montpellier²⁸. Adémar Jordan critiquait sévèrement le vicomte Pons, à qui il reprochait de s'être abouché aux ennemis du comte de Toulouse, peut-être par référence à l'épisode de 1172. Le

²⁶ Alfred Kolsen (*Dichtungen der Trobadors...*, op. cit. p. 240) traduit « pigment » par *Kräutersaft*, suggérant par là une lecture médicinale.

²⁷ Traduction de l'auteur. La leçon de *cor* a été établie par Saverio Guida, qui a remis en cause l'ancienne lecture *con*, plus crue, proposée par W. Grützmacher dans son article « Vierter Bericht an die Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen in Berlin über die in Italien befindlichen provençalischen Liederhandschriften », dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t. 34, 1863, p. 412, et reprise par Alfred Kolsen. Levy traduit *cor* par « Geist, Verstand ». Le sens du vers semble donc être : « le roi d'Aragon a si bien su vous flatter qu'il changé votre esprit et fait de vous son allié ». La grossièreté n'est cependant pas absente du poème. On note en effet que le deuxième vers reprend les termes d'un passage de Guillaume IX d'Aquitaine, dans le poème *Ben vuelh que sapchon li pluzor ...* (BDT 183,2) : « [...] *Qui.m dava Monpeslier, / Non er laissatz* » (v. 53), « Même pour Montpellier, pas d'abandon ! ». Dans le poème de Guillaume IX, le nom de la ville de Montpellier est utilisé pour désigner le sexe féminin, puisque, dans les vers suivants, il est question d'un acte sexuel. Voir la dernière édition des poèmes de Guillaume IX par Pierre Bec avec une traduction de Katy Bernard, Gardonne, Fédérop, 2013, p. 37. S'il s'agit bien, comme nous le pensons, d'un jeu intertextuel, Adémar Jordan a pu vouloir signifier à Pons qu'il avait pris un parti déshonorant pour lui en acceptant l'alliance avec le roi d'Aragon.

²⁸ Laurent Macé, *Les comtes de Toulouse...*, op. cit, p. 25.

poème suggère que cette rencontre a eu lieu pendant une période d'affrontement. Cela correspond aux années 1175-1176, lorsque, malmené par le consulat toulousain, Raimond V était en difficulté face à Alphonse II sur le front du Bas-Languedoc. Pons voulut profiter de ces difficultés en réclamant pour lui la succession du vicomté de Bruniquel, qui venait de s'ouvrir. Les hostilités s'engagèrent alors avec le comte de Toulouse, qui parvint à s'imposer en 1178²⁹.

La critique d'Adémar Jordan se faisait plus aiguë lorsqu'il reprochait au vicomte de ne même pas être sûr de conserver l'alliance barcelonaise. C'est le sens de l'envoi :

Mas be par que sobr'aiga escriu,
C'aitan ne faretz oi cum ier.

(Mais il semble bien que j'écris sur l'eau, car jamais vous ne faites aujourd'hui comme hier).

L'accusation d'inconstance faite à Pons visait directement à blesser son honneur, valeur centrale de l'aristocratie au Moyen Âge. Il s'ajoute à cela une dimension de vantardise, de *gab*, assez fréquente dans les *sirventes*. L'eau qui coule peut être lue comme une métaphore de la fortune militaire. Le troubadour pourrait suggérer par là que le vicomte Pons s'était imprudemment engagé dans un conflit contre plus fort que lui. Sitôt la défaite acquise, le vicomte Pons saurait venir demander pardon et alliance au comte de Toulouse, et Adémar Jordan saurait aussi lui rappeler son infidélité.

²⁹ Laurent Macé, *Les comtes de Toulouse...*, op. cit., p. 30 et 42. Incidemment, il faut donc identifier le roi du texte avec Alphonse II. Cela correspond à la volonté du comte de Barcelone Alphonse Ier de se faire nommer « roi » par les troubadours qu'il fréquentait, amis ou adversaires. Cf. Martin de Riquer, « La lyrique provençale à la cour d'Alphonse II d'Aragon », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 2-6, 1959, p. 177-201, et Martin Aurell, « Les troubadours et le pouvoir royal : l'exemple d'Alphonse I^{er} (1162-1196) », *Revue des langues romanes*, 1981, vol. 85, n° 1-2, p. 53-67.

Le deuxième poème d'Adémar Jordan est plus récent³⁰. Carl Appel le date de l'année 1212, juste avant l'attaque de Saint-Antonin par les troupes de Simon de Montfort³¹. Il remarque également que la structure de ce poème est très proche de celle d'un *sirventes* de Peire Cardenal, *Per fols tenc Polhes e Lombartz*³², lui-même inspiré par un *sirventes* de Bertran de Born, *Ges de far sirventes no.m tartz*³³. Le *sirventes* d'Adémar Jordan est très belliqueux, comme peut le laisser penser une telle tradition. Il reprend les mêmes thèmes que celui de Peire Cardenal, à savoir la mobilisation de la société occitane, nécessaire à ses yeux, contre l'agression que représentait la croisade dans le Midi. Peire Cardenal développait cependant une vision géopolitique de la croisade, là où Adémar Jordan décrivait les conséquences qu'elle devait avoir sur sa propre vie.

La principale conséquence a semble-t-il été de provoquer le retour de notre troubadour au sein de sa famille. Le poème se présente comme un message adressé à son seigneur, qu'il appelle « vicomte » (v. 25) :

I. Puous qe.l vescoms m'est avinenz
E.m rete per son servidor,
Molt li serai obedienz [...]

(Puisque le vicomte m'accueille bien et me considère comme son serviteur, je lui serai fort obéissant [...]).

L'identification avec Pons de Saint-Antonin est certainement la

³⁰ BDT 2,2 (*Si tot m'ai estat lonjamenz*), édité par Saverio Guida, *Trovatori minori...*, op. cit., p. 181-199. Les traductions sont de l'auteur.

³¹ Carl Appel, *Poésies provençales inédites tirées des manuscrits d'Italie*, Paris-Leipzig, Welther, 1898, p. 31-32.

³² BDT 335,40. Éd. René Lavaud, *Poésies complètes du troubadour Peire Cardenal*, Toulouse, Privat, 1957, p. 104.

³³ BDT 80,20. Éd. Gérard Gouiran, *Le seigneur-troubadour...*, op. cit., p. 239.

plus pertinente, car Adémar Jordan mentionne également sa propre famille et donc la région de Saint-Antonin – le passage est malheureusement mutilé :

[...] e pert lai entre mos parenz
... c'uns ne m'en acor [...].

(Et (*si*) ma place est avec mes parents [...] que l'un d'eux m'y encourage [...]).

Dans un passage assez obscur, Adémar Jordan évoque ce qui l'avait éloigné de sa famille. Il s'en prend à un « mauvais seigneur » auprès de qui il a combattu, avant de s'en éloigner (v. 1-2) :

I. Si tot m'ai estat lonjamenz,
Guerreian ab mon mal seingnor [...]

(Si tout m'a tenu au loin, quand je guerroyais avec mon mauvais seigneur [...]).

Nous ne pouvons que faire des conjectures pour savoir qui était ce « mauvais seigneur ». On remarquera au départ que notre troubadour évoque la coupure que la croisade albigeoise a pu faire naître au sein des familles de l'aristocratie de la région toulousaine. Or, une telle scission était apparue au sein même de la famille comtale du fait de Baudouin (1164-1214), frère de Raimond VI. En 1211, il entra au service de Simon de Montfort, livrant la forteresse de Bruniquel au passage³⁴. Les deux villes de Bruniquel et de Saint-Antonin, toutes deux situées sur le cours de l'Aveyron, ne sont distantes qu'une vingtaine de kilomètres. En outre, Baudouin reçut la garde de Saint-Antonin après la reddition d'Adémar Jordan et du vicomte Pons³⁵, signe qu'elle était importante à ses yeux. Baudouin pourrait donc fort bien être le « mauvais seigneur » dont parle Adémar Jordan. Ce dernier aurait pu suivre Baudouin pour lutter contre l'hérésie cathare, dont on

³⁴ *Chanson de la croisade albigeoise...*, laisse 76, v. 1715-1716.

³⁵ *Ibid.*, laisse 114, v. 2395-2397.

sait qu'elle avait pénétré dans l'entourage des Saint-Antonin³⁶. Si cette hypothèse était vraie, cela expliquerait le tourment moral auquel semble avoir été soumis notre troubadour. L'alliance toulousaine avait été constamment privilégiée par les Saint-Antonin et leurs alliés depuis le milieu des années 1170. Le passage d'un membre de la famille comtale du côté des croisés qui assaillaient le comté a dû être une épreuve pour Adémar Jordan, car il lui fallait choisir entre deux fidélités. Après avoir servi un temps Baudouin, il a pu, sur les conseils d'un membre de sa famille qui nous est inconnu, abandonner rapidement cette allégeance pour se placer aux côtés de Raimond VI, le comte légitime, malgré la présence avérée de l'hérésie cathare à Saint-Antonin.

Ce faisant, Adémar Jordan savait qu'il devenait une cible à abattre. La suite du poème témoigne de sa détermination à se présenter désormais comme un adversaire résolu de Simon de Montfort (v. 28-29) :

[...] E lo coms non aura peior
Guerrer a son dan [...]
([...] et le comte³⁷ n'aura pas de pire ennemi [que moi] [...])

Le retour à la fidélité traditionnelle des Saint-Antonin explique peut-être l'acharnement avec lequel les croisés ont attaqué et pris la ville et ses alentours. La *Chanson de la croisade* témoigne de la

³⁶ Il en existe deux témoignages. Le premier est celui de la « galerie littéraire » du Moine de Montaudon, dans laquelle Raimond Jordan de Saint-Antonin est raillé pour avoir chanté son amour pour une femme devenue cathare (BDT 305,16, v. 13-18, éd. Martin de Riquer, *Los trovadores*, t. II, Barcelona, Ariel, 1996, p. 1039 sqq.). Le deuxième est la biographie médiévale de Raimond Jordan, qui rapporte le même fait, cette fois-ci en l'embellissant. Cf. Kjellman, op. cit., p. 16-18.

³⁷ Il s'agit de Simon de Montfort, comme le suggérait Carl Appel dès 1898. Voir *Poésies provençales inédites tirées des manuscrits d'Italie*, Paris, Leipzig, H. Welther, 1898, p. 32.

violence des combats³⁸. Guillaume de Tudèle évoque une trentaine de morts, par coups ou par noyade. Il mentionne aussi le massacre difficilement justifiable de villageois réfugiés dans une église³⁹. S'il en attribue, comme il le fait souvent, la responsabilité aux hommes de troupe⁴⁰, il n'écrit pas que leur violence a été retenue d'une quelconque manière par leurs chefs. Le récit de Pierre des Vaux-de-Cernay est beaucoup moins violent et insiste sur l'orgueil des défenseurs de Saint-Antonin. Les croisés, d'après lui, mirent le siège devant Saint-Antonin après avoir entendu les moqueries d'Adémar Jordan. Après plusieurs sorties ratées, les défenses extérieures cédèrent subitement. Sans espoir, les derniers combattants négocièrent une reddition honorable et furent emmenés en captivité à Carcassonne. On perd dès lors toute trace d'Adémar Jordan. Il mourut vraisemblablement en captivité peu après⁴¹.

L'analyse des poèmes d'Adémar Jordan nous montre finalement le parcours d'un petit noble soumis à la violence des événements politiques de son temps. Vraisemblablement membre de la famille de Penne, il était dans la dépendance des seigneurs de Saint-Antonin, auxquels il devait son ascension sociale. Après la percée des comtes de Toulouse dans la vallée de l'Aveyron vers 1175, qui se traduisit par une politique de militarisation de la frontière, il fut entraîné dans la dépendance de ses puissants voisins. Dès lors, il adopta leurs querelles. Il dirigea ses attaques poétiques d'abord contre le lignage des vicomtes de Toulouse qui

³⁸ *Chanson...*, laisse 113, v. 2375-2384.

³⁹ Ce massacre était en rupture complète avec le caractère sacré des bâtiments d'église que le mouvement de la Paix de Dieu avait cherché à imposer depuis le X^e siècle. Cf. Thomas Gergen, *Pratique juridique de la paix et trêve de Dieu à partir du Concile de Charroux*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2004.

⁴⁰ *Chanson...*, v. 2385.

⁴¹ C'est en tout cas ce que laisse penser l'*Histoire générale du Languedoc*, t. VI, Dom Claude de Vic, Dom Vaissette, Toulouse, Privat, 1843, p. 386.

menaçaient la suprématie des comtes dans la région, notamment à Bruniquel. Au-delà, il se fit l'ennemi des comtes de Barcelone qui, au moment de la « Grande guerre méridionale », avaient des vues sur le Bas-Languedoc.

Le déclenchement de la croisade contre les Albigeois représenta sans doute un tournant majeur dans sa vie, car cela l'obligea à choisir entre deux allégeances. La première était celle de Raimond VI de Toulouse, le seigneur légitime à ses yeux mais qui avait cessé de l'être à ceux de l'Eglise. La présence du frère de Raimond VI, Baudouin, dans la forteresse de Bruniquel, fut pour lui source d'un grave tourment moral. Baudouin avait en effet une double légitimité : celle de l'Eglise et celle du sang, puisqu'il était lui aussi un Saint-Gilles. Mais Raimond VI n'avait pas cessé de combattre et il restait, aux yeux de beaucoup, le seigneur naturel des terres entre Toulousain et Quercy.

Le deuxième poème d'Adémar Jordan nous montre comment il finit par résoudre le conflit moral qui l'assaillait en privilégiant l'alliance traditionnelle de sa famille et des Saint-Antonin. Ce poème faisait référence à la tradition des *sirventes* belliqueux de Bertran de Born et de Peire Cardenal. Cela témoigne de la violence à laquelle Adémar Jordan savait qu'il allait s'exposer. Ce poème lui servit-il à annoncer qu'il abandonnait le parti de Baudouin pour se mettre au service de Raimond VI ? Rien ne permet de le conclure aussi nettement, mais l'hypothèse est séduisante. Quoi qu'il en soit, notre troubadour savait qu'il lui faudrait payer le prix de son ralliement. Il fut vaincu par Simon de Montfort et méprisé par le chroniqueur Pierre de Vaux-de-Cernay. Au moins pouvait-il se souvenir, dans le cachot qui lui servit de dernière demeure, qu'il avait été fidèle toute sa vie à ses seuls seigneurs et qu'il pouvait en être fier.

Sébastien Abel LAURENT

Doctorant au CESCUM de Poitiers

sous la direction de M. Martin AURELL (Université de Poitiers)

et de Mme Catalina GÎRBEA (Université de Bucarest)

Sujet de thèse : *Les troubadours et la société en Aquitaine au XII^e siècle*